

Richard Shusterman

De quoi peut parler un philosophe américain qui travaille sur l'esthétique et la culture populaires? De rap, évidemment. «A musique que dénigrent les gens «cultivés»».

Richard Shusterman leur envoie quelques vérités qui font plaisir à entendre. Commercial, le rap? Combien rapporte Luciano Pavarotti à sa maison de disques?

Vulgaire? C'est la société qui est obscène.

Dangereux, pour finir?

Qui a prétendu que l'art devait être inoffensif?

Le Jour: Votre livre «L'Art à l'état vif» (éditions de Minuit) tentait un «rapprochement de l'art populaire (prétendument vulgaire) et de l'art véritable (prétendument noble)». N'est-ce pas une façon d'admettre cette hiérarchisation de l'art? Le concept d'art populaire a été créé par les nobles pour se distinguer des gens ordinaires. Même si on veut nier les différences entre ces deux arts, en affirmant que l'art populaire peut arriver au niveau de l'art noble, il faut reconnaître leurs particularités respectives. Pour démontrer les attaques contre l'art populaire, souvent lancées par les philosophes, il faut répondre dans leur langage. Si j'ai atteint un lectorat plus large, la cible immédiate de mon travail restait les philosophes et les étudiants. Notamment ceux qui pourraient se sentir obligés d'abandonner leur esthétique pour les arts nobles, uniquement parce que les arts populaires ne sont pas légitimés.

Mais tous les arts ne se valent pas. Tous n'ont pas le même objet...

Il y a dans chaque art des œuvres plus ou moins raffinées. C'est très difficile de définir l'art populaire, au-delà du folklore et de la rusticité. Le cinéma peut être populaire comme il peut être expérimental et d'avant-garde. Le jazz peut s'avérer très pensé. C'est la même chose avec le rap: il existe certainement un rap commercial et sans intérêt, mais ce n'est pas l'essentiel. A la base, le rap est aussi le plus aventureux des genres musicaux. Les meilleurs musiciens de rap ont changé la manière dont on percevait généralement une chanson. Refrain, couplet, rythmique un peu facile: l'avant-garde du rap a fait entrer quelque chose du nouveau chaos urbain dans la musique. Sortons un peu de la traditionnelle séparation entre art populaire et art savant! C'est la condition pour entrer dans une recherche plus détaillée et une expression plus libre de pratiques artistiques différentes.

Les rappers ressentent-ils le besoin d'être considérés comme des artistes «nobles»? Ils veulent être reconnus en tant qu'artistes. Ils s'identifient comme tels, poètes voire philosophes. KRS One se dit métaphysicien. Si l'on reprend le sens ancien de l'art, il n'est qu'une technique, un savoir-faire, une compétence, comme les arts martiaux. Ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle que l'art s'est séparé de la vie: il s'est défini comme un désintéressement, un domaine à part. Le rap remet en question cette idée moderne, limitée, de l'art. Il fait partie de la politique, de la formation, de l'éducation. KRS One se présente et comme poète et comme enseignant.

Les rappers ne se posent-ils pas ainsi parce que le reste de la société fait défaut? C'est une des raisons. Mais ils reviennent avant tout à une notion plus impliquée et plus sociale de l'art.

Selon vous, l'art populaire est d'autant plus dévalorisé qu'il appartient aux mass media... C'est essentiel. Dans les arguments philosophiques et sociologiques contre la possibilité même de l'existence d'un art populaire intéressant, notamment pour l'école de Francfort, on identifie l'art populaire à une masse homogène. L'art populaire ne pourrait donc receler une spécificité et un raffinement, puisqu'il s'adresse à une masse. Pourtant il ne s'agit jamais d'un public unique mais de plusieurs groupes spécifiques et nombreux, attirés pour des raisons différentes. Il y a une confusion entre les mass media et le concept de multitude...

La dimension commerciale du rap est très puissante. Elle est souvent évoquée par ceux qui lui refusent sa légitimité...

Il y a une indéniable commercialisation du rap. Mais le reconnaître est une raison pour le combattre, pas un aveu d'impuissance. Il faut lutter contre la commercialisation quand elle corrompt l'œuvre ou le produit. Mais dans l'art dit noble, la commercialisation est autant présente à travers les galeries, la spéculation, les livres d'art... Sans commerce, rien ne survit. Le mythe de l'art élevé au-dessus du commerce n'est même plus entretenu par les artistes contemporains. L'auto-promotion constitue la moitié de leur travail.

Vous insistez dans votre livre sur le rôle de la critique. Aujourd'hui les maisons de disques annulent la critique soit en achetant soit en diffusant des vidéo clips qui sont la négation du commentaire...

MTV a les moyens de faire la plus féroce des critiques en refusant de programmer une œuvre! Je ne tiens pas à défendre les mass media,

mais je crois en leur potentiel. Là encore, le même phénomène existe dans le «grand» art. On y trouve des critiques amis d'artistes, de galeristes ou d'éditeurs. Mais dans l'art légitimé, on met de côté ces problèmes – que chacun connaît – tout en demandant une pureté plus grande aux arts populaires. C'est pourquoi il faut se battre pour une critique plus sérieuse, et donc une légitimation, pour qu'une alternative à la commercialisation puisse se profiler.

Parler d'art populaire à propos du rap, n'est-ce pas exagérer sa portée? On pourrait cyniquement dire qu'il n'intéresse que ses fans, les publicistes et les intellectuels...

Il y a du vrai dans ces divisions, mais le rap est quand même allé plus loin. Il touche à présent des gens ordinaires, des parents... Aux Etats-Unis, le rap a infiltré toutes les couches sociales, y compris la bourgeoisie blanche. Il était un sujet de la dernière campagne présidentielle...

Les intellectuels et le rap: la confrontation peut déboucher sur quelques distorsions...

Le danger serait d'abandonner la part de joie de vivre et de décontraction du rap, son état vif. Ce danger n'est pas propre aux intellectuels, il relève de chaque recherche sérieuse. Un B-Boy trop pointu dans ses goûts peut transformer le rap en genre conservateur. Il n'y a pas que les sociologues ou les anthropologues pour faire ça! Si l'on garde l'expérience vécue de la culture – en dansant par exemple – ce risque disparaît. Le danger n'est pas l'abord intellectuel du rap, mais que celui-ci prenne l'exclusivité et la primauté. On est toujours pris dans une dichotomie: culture populaire/savante, expérience/critique...

Comment jugez-vous l'évolution du rap?

Il y a beaucoup plus de caméléon dans le rap d'aujourd'hui. Vers 1988, on attendait fébrilement chaque cassette. Tout était nouveau, ça allait vite. Il y avait déjà des merdes, mais pas autant qu'actuellement. C'était une explosion si forte qu'aujourd'hui on traverse une période de déception, mais je n'ai aucune crise de foi (rires). Je ne vois pas aujourd'hui de nouveaux groupes aussi forts que Public Enemy, Ice-T ou KRS One en leur temps. Mais le bilan est positif. Le fait même que le rap tienne le coup depuis Sugarhill Gang (1979) est déjà une réjouissance en soi.

Public Enemy, Ice-T ou KRS One ont-ils réellement le poids politique qu'ils prétendent avoir?

Ils ont été très importants sur le problème de la liberté d'expression. Le rap a montré les limites du premier amendement de la constitution améri-

caine et en a fait un sujet politique. Les rappers ont aussi posé la question de la fierté et de l'identité de la communauté noire. C'est un travail politique qui ne se traduit pas d'une manière directe dans l'élection de tel ou tel représentant, mais il n'en reste pas moins considérable.

En étant pessimiste, on pourrait dire que les rappers sont allés si loin qu'ils ont finalement renforcé la censure et donné des arguments aux racistes?

Les rappers ont surtout réussi à prouver que la censure ne s'abaissait pas également sur la musique blanche et sur la musique noire. C'est une véritable victoire. Sur la question raciale, le fait que le public blanc soit touché par le rap noir pose de sacrés problèmes aux racistes. Arrested Development synthétise cette rencontre entre les valeurs bourgeoises et celles du ghetto. Il y a eu la tournée commune de Public Enemy (rap) avec Anthrax (rock), quelques rappers blancs comme Pete Nice ou MC Serch reconnus par les Noirs. Pour les Noirs, s'inscrire dans la culture américaine, c'est déjà remporter une victoire sur le racisme. C'est pourquoi je défends la musique du ghetto, même si je lutte contre sa ghettoïsation. Penser que le rap doit rester dans le ghetto, c'est aller contre son idée d'égalité, de solidarité et d'humanisme. Si l'on veut que la culture hip hop arrive au monde, il faut laisser le monde faire son travail avec le hip hop. Il y a un danger dans la pensée puriste. Le rap est à la croisée des racines africaines et de la technologie new-yorkaise. Le rap est métissage. Les groupes français l'ont bien compris.

Comment expliquez-vous que parfois les défenseurs européens de la culture américaine puissent parallèlement être hostiles à l'Amérique?

La culture européenne a longtemps été opprimée par la culture officielle savante qui était la continuation de l'aristocratie et de l'église. Les Etats-Unis n'ont jamais eu d'aristocratie ni d'église centrale. Nos arts populaires relèvent de la vie et du présent. Les jeunes Européens y retrouvent quelque chose qui manque à leur culture, souvent trop officielle et trop lourde. Depuis quarante ans, depuis le jazz, l'arrivée du cinéma américain, la très forte présence des Noirs américains dans nos sports, ils trouvent chez nous l'esprit de la liberté et de la jeunesse d'une culture tournée vers l'avenir, émancipatrice. Et il faut bien le dire, le véritable esprit démocratique américain passe plus par cette culture que dans notre politique des affaires étrangères!

Propos recueillis par David Dufresne

Le Jour
MARDI
12 OCT 1993



La trentaine, Richard Shusterman enseigne à New York et Philadelphie. Son but: légitimer une culture populaire souvent dévalorisée.
Photo Robert E. Dias

Le rap remet en question l'idée moderne, limitée, d'un art séparé de la vie